

Supplément au SOP n° 295, février 2005

## **L'ÉGLISE ORTHODOXE RUSSE ENTRE PASSÉ ET ESPÉRANCE**

Exposé de Noël RUFFIEUX,  
cofondateur et ancien responsable laïc  
de la paroisse orthodoxe de Fribourg (Suisse),  
fait dans le cadre des Dimanches œcuméniques mensuels  
organisés par le Centre Saint-Irénée

(Lyon, 21 novembre 2004)

Document 295.B

# L'ÉGLISE ORTHODOXE RUSSE ENTRE PASSÉ ET ESPÉRANCE

## L'importance de l'Église russe

L'Église russe n'est pas toute l'Orthodoxie, mais elle en est une part essentielle. Cela tient à son histoire riche d'un millénaire, à son importance démographique, à sa vitalité culturelle et artistique. Elle a contribué très fortement à constituer le peuple russe et sa culture, à réaliser son unité nationale.

Aujourd'hui, elle est la plus grande Église orthodoxe, par le nombre de ses fidèles, de ses paroisses et de ses monastères. Depuis la Révolution russe, et actuellement encore, sa présence intellectuelle est pourtant assez faible dans la vie de l'Orthodoxie. Il faut excepter cependant le rôle que l'intelligentsia orthodoxe russe a joué dans l'émigration. Mais, par sa masse, son influence, ses positions, l'Église russe est *incontournable* dans le dialogue œcuménique.

Ce que je vais proposer ne prétend pas donner une vision exhaustive de la situation actuelle et des perspectives d'avenir. Mais, à partir de voyages, de lectures, d'observations, je relèverai quelques faits et proposerai quelques interprétations.

## Réassumer son passé

Comme toute institution qui a passé une période difficile de rupture, parfois de trahisons, mais surtout de persécutions, et qui renaît du foyer qui a survécu, l'Église orthodoxe russe doit réassumer son passé. C'est une tâche complexe, souvent pénible, parfois ambiguë.

Ce passé, c'est :

- la Tradition propre à l'Église russe, qui vit encore dans les livres, les œuvres d'art, la liturgie et la vie quotidienne, mais aussi dans le subconscient des fidèles : il existe chez les Russes comme un *patrimoine génétique* orthodoxe ;
- la période synodale de deux siècles, avec ses ombres et ses lumières, dans ce que l'on a parfois appelé la *captivité* de l'Église ;
- la période communiste qui, même si elle est effacée officiellement, vit encore dans les corps et dans les cœurs : que l'on pense aux persécutions qui ont provoqué des trahisons, mais surtout des martyrs, de véritables *témoins*.

De ce point de vue, le Concile de Moscou de 1917-1918 est comme une condensation de ces passés.

Dans la vie ecclésiale, il y a un terme fort : *faire mémoire*. Faire mémoire, pour que le passé existe, qu'il soit encore efficace dans la vie présente. Dans l'Église, on ne peut *oublier*, effacer des pans entiers du passé par une tragique *damnatio memoriae*, un *effacement de la mémoire*.

Ne pas évoquer la période communiste, ce serait oublier les martyrs. Commémorer les martyrs, c'est aussi commémorer les bourreaux. Et c'est forcément rappeler ceux qui ne furent ni des bourreaux ni des martyrs.

On ne peut commémorer la Résurrection du Seigneur, sans faire mémoire de ses souffrances et de sa mort, de la fidélité de quelques-uns, de la lâcheté ou de la trahison des autres. Le passé fait partie de l'être de l'Église.

Mais le passé ne doit pas enchaîner l'Église et les croyants. *Faire mémoire*, c'est aussi *faire nouveau*, c'est se libérer du passé, sans l'oublier, de telle manière qu'il ne soit pas des chaînes et des boulets qui entravent la marche. *Faire mémoire*, c'est aussi rappeler l'avenir promis à l'Église.

La tentation est de faire des choix. La mémoire, des peuples comme des individus, est sélective. On le voit dans notre vie et dans la vie de toute société.

En ce qui concerne le passé soviétique, il a fallu du temps pour que l'Église orthodoxe russe, dès 1989, engage la canonisation des martyrs. Elle hésite encore dans son attitude à l'égard des dissidents qui se sont opposés au pouvoir ecclésiastique de l'époque parce qu'ils s'opposaient au pouvoir de la tyrannie. Saura-t-elle les réhabiliter ?

De même, saura-t-elle résorber le « schisme » involontaire de l'Église russe hors-frontières, c'est-à-dire des communautés russes à l'étranger qui se sont trouvées séparées de l'Église-mère, dès 1927, lorsque le patriarche Serge de Moscou décida l'allégeance de l'Église au régime soviétique ?

Reconnaître ce passé et ses exemples de courage, c'est forcément évoquer d'autres attitudes à l'égard du pouvoir : soumission, collaboration, délation... L'aplatissement devant le pouvoir se retrouve à d'autres périodes de l'histoire russe (et aussi dans d'autres Églises !).

Il est plus facile de faire un saut par-dessus cette période pour retrouver une période plus gratifiante. Un exemple symbolique de cette attitude : la reconstruction à l'identique de la basilique du Christ-Sauveur, à Moscou.

Cette basilique fut construite dans les années 1830 pour commémorer la victoire russe sur Napoléon. Le XIX<sup>e</sup> siècle est une période médiocre pour l'iconographie : la peinture romantique remplace la tradition de l'icône et traduit un message éloigné de la foi orthodoxe. L'architecture extérieure est assez belle. Mais l'architecture intérieure révèle un acte liturgique se déroulant entre membres du clergé, loin du peuple, même s'il est là. Que de déviations artistiques et théologiques donnent forme à cette église !

Staline avait détruit cette église, pour construire un palais des komsomols impossible à achever, tant ses murs s'enfonçaient irrémédiablement dans le sol meuble. Il ne resta plus qu'une piscine en plein air, au-dessus de la Moskova. Or, en cinq ans, après la chute du communisme, l'église fut reconstruite à l'identique, avec son décor grandiloquent, ses peintures romantiques, ses milliers de bougies électriques...

Cette reconstruction à *l'identique* est un beau travail archéologique et une prouesse technique et financière. Mais elle ne contribue pas à faire renaître l'Église ! *Reconstruire à l'identique* peut satisfaire la mémoire culturelle, artistique. Elle ne peut satisfaire la mémoire ecclésiale.

## Digérer son Occident

Le passé fait partie de notre histoire, et donc de notre présent et de notre avenir. Mais il doit être appréhendé de manière à nous aider à affronter le présent et le futur, à les gérer aussi.

La modernité de l'Église orthodoxe russe d'aujourd'hui est marquée par la situation confuse née de la chute du régime soviétique et des années brouillonnes qui ont suivi. Sans vivre quotidiennement en Russie, à Moscou ou en province, il est difficile de se faire une idée exacte de la situation réelle. Les médias sont comme notre mémoire : très sélectifs ! Mais on peut indiquer quelques points forts.

Cette modernité est caractérisée par les influences puissantes de l'Occident, particulièrement de l'Occident mercantile. C'est un Occident vu parfois comme un mythe, souvent réduit à l'américanisme. On le voit dans les enseignes lumineuses, le squattage du Goum par les marques de luxe, la présence de sociétés commerciales et industrielles occidentales. C'est aussi, bien sûr, l'invasion par les modes vestimentaires ou musicales occidentales.

La vie ecclésiale est aussi marquée par l'Occident, et pas toujours par le meilleur, si l'on pense à la présence agressive de sectes ou de certains mouvements évangéliques. Mais il y a aussi des influences qui peuvent produire dans la vie ecclésiale russe au moins certaines interrogations : la critique biblique, les réformes liturgiques, les engagements caritatifs, sociaux, écologiques, l'œcuménisme...

L'Église et une bonne partie de la société russe sont souvent très sévères à l'égard de l'Occident et de ce qu'il véhicule parfois de plus tragique. Mais elles devraient aussi reconnaître ses apports plus discrets, capables de contribuer à un renouvellement de la vie russe : la défense des droits humains, la lutte contre le sida, l'alcoolisme, la drogue, la prostitution, la lutte pour sauvegarder l'environnement...

L'Occident, avec ses qualités et surtout ses tares, représente souvent en Russie à lui tout seul la modernité. On confond volontiers *le monde qui vient* et *l'Occident qui vient*... Dans un peuple habitué à respecter la tradition, cela ne peut qu'augmenter la méfiance pour la nouveauté, l'adaptation, l'aggiornamento... L'on préférera la tradition statique des rites, de la langue liturgique, des canons. Cet ensemble paraît comme le seul moyen de conjurer les flots dévastateurs de la modernité. Si l'on ne change rien, au moins aura-t-on conservé intact l'héritage, le *dépôt*. Ce conservatisme explique pourquoi bien des milieux ecclésiastiques russes sont méfiants à l'égard des penseurs orthodoxes, même russes, qui ont osé affronter la modernité : Schmemmann, Meyendorff, Andronikof, Clément...

L'attachement à la langue liturgique slavonne est emblématique de la difficulté à aborder les conditions nouvelles de la vie du monde. Même pour un homme aussi spirituel que l'archimandrite Sophrony, le slavon a le caractère d'une langue sacrée qui permet au message biblique et liturgique de ne pas bouger, de ne pas être trahi par une traduction... qui est toujours une trahison !

Pourtant, il y a des tentatives pour aborder la modernité de manière accueillante ou critique. Ainsi, déjà pendant la période communiste, des hommes comme le père Dimitri Doudko (qui vient de mourir, à 82 ans) ou le père Alexandre Men (assassiné en septembre 1990) ont engagé le dialogue avec les intellectuels, les scientifiques ou tout simplement avec le peuple très divers qui venait dans leurs églises recevoir leur enseignement. Ici et là, quelques évêques et des prêtres, déjà sous le régime communiste, furent de véritables pasteurs, dans une totale discrétion. On les voit aujourd'hui animer des académies de théologie, des centres bibliques, participer à des rencontres interconfessionnelles ou interreligieuses. Devant les désastres sociaux provoqués par la dérégulation de l'économie, des paroisses et des groupes de laïcs

assurent un travail social auprès des sans-domicile-fixe, des orphelinats, des prisonniers libérés, des drogués...

En tant qu'institution enseignante, l'Église a aussi adopté une attitude critique face à l'évolution de ces dernières années. En 2001, le patriarcat a publié un document sur la dimension sociale du message de l'Église. En 2004, le patriarche a proposé, à l'intention des hommes d'affaires, des industriels et des hommes politiques, dix commandements capables de rectifier la vie économique.

Face au « prosélytisme catholique », l'Église russe se sent parfois en position de faiblesse, notamment sur le plan intellectuel. Pendant 70 ans, l'Église a été saignée et rendue incapable de former des hommes et des femmes avec une véritable culture religieuse. Le recrutement des prêtres et des évêques, contrôlé par l'État, favorisait la médiocrité, la formation théologique était limitée, les bibliothèques censurées... Dans les paroisses, il était interdit d'assurer un enseignement théologique ou simplement la catéchèse, de même que d'exercer une activité caritative.

Après au moins trois générations sacrifiées, il n'est pas facile de reconstituer un enseignement théologique capable de dialoguer avec une société qui n'a pas de précédent dans l'histoire russe. D'où l'importance de tous les partenariats réalisés entre des institutions théologiques russes et des facultés de théologie en Occident.

Un autre handicap est à prendre en compte : l'institution ecclésiale russe est lourde. Une centralisation de fait (on a parlé de *vaticanisation* à la russe !) fait obstacle aux initiatives locales, aux adaptations. Les espoirs et les audaces prudentes du Concile de Moscou en 1917-1918 n'ont pas eu le temps de donner leurs fruits. Ils ne sont pas vraiment assumés, pas *reçus* par l'Église orthodoxe russe d'aujourd'hui. Pas encore...

## La grâce des petites communautés

En fréquentant l'Église au ras des rues et des quartiers, on découvre souvent des signes d'espérance. De petites communautés vivent dans les quartiers. Elles vivent parfois dans le rayonnement de prêtres et de laïcs qui, pendant la période communiste, ont donné leur vie : des témoins/martyrs... Un exemple : la petite communauté de Saint-Nicolas aux Klennicki [*située près de la Galerie Tretiakov, sur la rive sud de la Moskova*]. Autour d'un jeune prêtre, la paroisse renaît, dans la fidélité à l'esprit du père Alexis Metchev et de son fils, martyrisés sous Staline. Avec une école d'iconographie réunissant adultes et enfants, la vie communautaire se structure et rayonne. Dans la chapelle réservée aux baptêmes, un très beau baptistère pour adultes a été aménagé. En fréquentant l'église Saint-Nicolas aux Klennicki, je me disais qu'en reconstruisant leur église, naguère imprimerie des komsomols, cette communauté reconstruisait tout simplement l'Église.

Ces communautés célèbrent, parce que la liturgie est le cœur de la communauté, sa raison d'être et la source de son énergie et de son espérance. Mais elles ne font pas que célébrer : elles animent de petites écoles d'iconographie, de chant liturgique, d'artisanat. Pendant toute la journée, église et locaux communautaires sont un lieu d'accueil pour les voisins, pour ceux qui cherchent aide et consolation. Elles assurent un service dans des orphelinats, des hôpitaux pour enfants ou handicapés. Certaines paroisses – on peut dire certaines églises – sont le lieu de soupes populaires permanentes, de véritables *restos du cœur*...

Ces communautés ont souvent un air très traditionnel. Et je ne pense pas que les grands débats autour de la modernité, des nécessaires adaptations les passionnent beaucoup. Elles vivent de la vie que l'Église leur offre. Mais il ne faut pas se fier aux apparences. Les Russes réalisent à leur manière, peu à peu, une synthèse entre tradition et modernité.

À un autre niveau, des écoles théologiques, souvent créées par des laïcs et des prêtres, favorisent la formation et le dialogue avec la société moderne. Elles accueillent des intervenants occidentaux, russes ou non.

## Le rôle des monastères

Le monachisme a toujours été une composante essentielle du monde russe, comme de l'Église orthodoxe en général. Monastères, moines et moniales font partie du *paysage religieux*, aujourd'hui comme autrefois.

Réduit à deux ou trois vitrines monastiques pendant la période communiste, le monachisme s'est beaucoup développé depuis 1990, comme si les moines sortaient de leurs cachettes. De nombreux monastères ont été reconstruits, réhabilités, rouverts. On en trouve aux îles Solovki, sur la Mer Blanche, un monastère transformé dès 1923 en lieu d'incarcération pour le clergé, mais aussi à Moscou, en pleine ville, ou dans l'ancienne Zagorsk, la Trinité-Saint-Serge<sup>1</sup>.

Le cadre monumental est souvent impressionnant : il est normal que les moines et les moniales cherchent à faire revivre dans toute la Russie des lieux qui avaient joué un rôle immense dans l'histoire et la culture russe. Mais le respect de la sainteté des lieux et des personnes qui y ont vécu explique aussi le souci de réanimer ces monastères, en évitant d'en faire de simples musées.

Le cadre, parfois somptueux, ne doit pas dissimuler l'austérité de cette nouvelle vie monastique : inconfort, ascèse, accueil des pèlerins, rigueur de la tradition, travail de reconstruction et d'entretien, règle de prière, autarcie économique...

Quand on entre dans un des grands monastères de Moscou, c'est un peu comme si l'on pénétrait dans une île pour y trouver la paix, la beauté, la sérénité, l'*hésychia*. L'architecture du monastère est souvent celle d'une citadelle : à plusieurs époques, les monastères ont dû se fortifier pour échapper aux razzias tatares, mongoles, et protéger la population environnante.

Aujourd'hui, dans le bruit et la fureur d'une ville comme Moscou, le monastère est vraiment une île, une image du Royaume. De la rue, il suffit de passer un porche ouvert toute la journée et l'on se trouve dans un ensemble réunissant cimetière, jardins, églises, réfectoire, bâtiments monastiques, chapelles... J'ai senti chez les Moscovites, hommes, femmes, vieux, jeunes, élégants ou râpés, qui fréquentent ces lieux, comme la familiarité aisée de celui qui se sent chez soi. On en vient à oublier les positions parfois ultraconservatrices des moines, leur difficulté à aborder positivement la modernité et le dialogue avec l'Occident.

Mais, dans le fond, cette ambiguïté appartient toujours à la vie monastique, dont les règles ont été élaborées en des temps très différents du nôtre, et proposent une vie radicalement différente.

N'est-ce pas le rôle du monachisme ? À la société du spectacle, opposer le refus du divertissement ; face à la société de la communication, choisir une certaine fermeture (clôture) ; à une société toujours tentée par la richesse facilement acquise, proposer l'austérité et le travail manuel ; dans un monde où le paraître et l'effet sont à *la une*, retourner à l'*unique nécessaire*, à la pénitence et au repentir ; plutôt que le nu et le sexe exposés, choisir la chasteté ; à la liberté

---

<sup>1</sup> Dès 1918, les monastères moscovites Andronikov et Novospasski avaient été transformés en camps d'internement. Sur les Solovki, lire l'avant-propos et le chap. 3, *Dans l'arche de Noé*, du beau livre d'Oleg Volkov, *Les Ténébres* (J.-C. Lattès, 1991), et *l'Archipel du Goulag* d'Alexandre Soljenitsyne, t. II, chap. 1 et 2 (Seuil, 1974).

individualiste, préférer l'obéissance et le don de soi à la communauté. Image idéale, peut-être ! Mais, on le sait bien, sans cet idéal, le monachisme n'a pas de raison d'être.

## Serge de Radonège

Un peuple ne se saisit bien, en profondeur, que lorsqu'on a saisi l'image qu'il se donne de l'idéal, de la sainteté, du don de soi. « Dis-moi qui tu admires, et je te dirai qui tu es ! » C'est pourquoi j'aimerais parler d'une figure particulièrement *séminale*, celle de saint Serge de Radonège, le saint russe le plus populaire.

Nous sommes vers 1350 : le mouvement des *poustynniki* – *ceux du désert* – se développe comme un vrai renouveau monastique, selon les traditions les plus anciennes. On peut y voir une réaction spirituelle face à l'effondrement russe devant les invasions mongoles. Réaction paradoxale, puisque c'est d'abord un retrait du monde.

Né en 1314, Serge (Barthélemy, à son baptême) est fils de boyards ruinés par les événements politiques et militaires.

À la mort de ses parents, Serge s'enfonce dans la forêt pour « vaquer à l'œuvre du silence ». Il construit une chapelle dédiée à la Trinité, ce qui est tout à fait nouveau en Russie.

Peu à peu rejoint par des disciples, il conçoit un mode de vie monastique alliant l'érémisme, pour lequel il avait quitté le monde, et le cénobitisme, la vie communautaire qui lui apparaît comme l'essence même du christianisme. Il tente aussi la synthèse entre la contemplation et l'action, la prière et la charité active.

Le monastère fondé par Serge devient ainsi un centre spirituel, caritatif, mais aussi culturel, puisqu'il dispose d'une grande bibliothèque.

Serge est connu pour ses interventions politiques : il conseille les princes et les métropolitains de Moscou ; il accepte des missions pour réconcilier les princes entre eux, rassembler la terre russe ; en 1380, au moment où le grand prince Dimitri Donskoï part en guerre contre les envahisseurs mongols, il le bénit. Cela, juste avant la victoire emblématique de Koulikovo.

Malgré ces activités extérieures, ou plutôt à leur source, Serge mène une vie intérieure d'humilité, de douceur et d'amour actif. Sa spiritualité est marquée par l'intériorisation de l'Eucharistie dans la vie quotidienne et la dévotion pour la Mère de Dieu.

Serge et ses disciples ont rééduqué le peuple russe en provoquant un prodigieux développement spirituel et culturel. De 1340 à 1440, 150 nouveaux monastères sont fondés, dont la moitié par essaimage du monastère de Serge. Franchissant les forêts d'outre-Volga, les moines contribuent à la mission et favorisent la colonisation par les paysans de territoires déserts. L'évangélisation pénètre jusqu'en Oural et les moines entreprennent aussitôt la traduction des Écritures et de la liturgie en komi, la langue des Zyrianes.

On n'oubliera pas non plus l'influence décisive que Serge et sa spiritualité ont eu sur le grand iconographe André Roublev, lui aussi dévot de la Trinité. En ces moments rudes pour la Russie, pour son peuple surtout, la spiritualité de Serge, tout comme la peinture d'André, introduisent dans le monde et dans les cœurs la douceur de la compassion et du pardon. Ce que montre bien le film d'André Tarkovski (1966).

Pourquoi raconter Serge, mort en 1392 ? Parce qu'il est la figure fondatrice de la Russie orthodoxe. Parce qu'il en reste une figure prophétique, c'est-à-dire qui a quelque chose à dire aujourd'hui.

La vénération qui entoure saint Serge révèle une attente de miracles, sans doute, mais surtout l'attente d'un message pour aujourd'hui. L'exemple de Serge va-t-il susciter de nouvelles vocations monastiques, capables de tracer des chemins nouveaux pour l'Évangile dans le monde russe d'aujourd'hui ? Ce n'est pas une question de statistiques ou de calcul des probabilités. La grâce de l'Esprit ne fait jamais défaut, comme en témoigne saint Silouane. Ce fils de petits paysans, né en 1866 dans la campagne russe, et mort au Mont Athos en 1932, a aujourd'hui un rayonnement qui dépasse les frontières de l'Orthodoxie. Justement parce que la sainteté n'a pas de frontières !

## La visibilité de l'Église

En 1988, le millénaire du baptême de la Russie a permis à l'Église d'occuper le terrain dans les médias et sur la place publique. Deux ans plus tard, à la chute du communisme, l'Église a retrouvé une visibilité dans le paysage russe. Avec une certaine arrogance, parfois, à l'image de la basilique du Christ-Sauveur. Souvent de manière discrète, dans le service des pauvres, des handicapés, des prisonniers.

On peut aujourd'hui, au détour d'une rue modeste de Moscou, entrer dans une petite église, magnifiquement restaurée par le travail patient de la communauté, et y découvrir une communauté priante, des fidèles humbles, attentifs, des « mendiants de Dieu » ou des « suppliants de Dieu », comme les Pères appellent les croyants.

Certes, l'Église n'a pas toujours les moyens de cette visibilité : on peut traverser de gros bourgs, non loin de Moscou, où nulle coupole d'église ne signale de présence ecclésiale.

Cette visibilité comporte des ambiguïtés. La grande majorité des Russes se disent orthodoxes, souvent comme un élément de l'identité nationale. Mais la pratique dominicale ne semble pas plus élevée qu'en Europe occidentale.

Les relations entre l'Église et l'État se sont nettement améliorées et les chefs politiques aiment témoigner *ostensiblement* de leur foi ou de leur attachement à l'Église orthodoxe. Cela n'évite pas pour autant les confusions. On le voit dans les prises de positions de l'Église en ce qui concerne la loi sur les minorités religieuses ou la place de l'enseignement religieux dans les écoles.

La symbiose Église-peuple devient parfois une identification entre Église et nation. C'est la tentation permanente des *Églises nationales*, ce que l'Orthodoxie a toujours condamné sous le nom de *phylétisme* ou tribalisme ecclésial. L'idéal de la *symphonie* entre le pouvoir politique et l'Église, qui a marqué ces rapports tant à Byzance qu'en Russie, réapparaît sous des formes nouvelles. Ainsi, pour l'Église, *agir sur la société*, une ambition louable, devient parfois *faire pression sur l'État*. Dans la Constitution russe, l'Église et l'État sont séparés, mais il ne faut pas voir là ce que nous comprenons chez nous sous ce terme.

En 2000, au moment où Vladimir Poutine arrive au pouvoir, le patriarche Alexis lui donne sa bénédiction et lui dit : « *La nation espère en vous et vous fait confiance. Justifiez cette espérance. L'Église orthodoxe russe et, j'en suis persuadé, les croyants de toutes les religions et confessions traditionnelles de Russie, aideront sans faillir le pouvoir séculier dans son action*

*de régénération de la patrie. Aidez-nous, Vladimir Vladimirovitch, à ouvrir l'âme de la nation à la vérité, à la paix, à l'amour et à la beauté<sup>2</sup>. »*

De fait, placée dans des conditions nouvelles de liberté, l'Église doit accorder deux affirmations de Jésus : « Vous êtes la lumière du monde... On n'allume pas une lampe pour la mettre sous le boisseau, mais bien sur le lampadaire, où elle brille pour tous ceux qui sont dans la maison. » (Mt 5,14-15), et : « Le Royaume des cieux est semblable à du levain qu'une femme a enfoui dans trois mesures de farine, jusqu'à ce que tout ait levé » (Mt 13,33).

Face à la visibilité retrouvée, l'humilité du levain est aussi une expérience qui a marqué l'Église russe tout au long des 70 ans de persécutions.

En septembre 1991, le métropolite Emilianos (Timiadis), longtemps représentant du patriarcat œcuménique au Conseil œcuménique des Églises, écrivait ces propos au retour d'un voyage en Russie : « *Cette liberté retrouvée après plus d'un demi-siècle, comment l'utiliser ? Elle est par nature si délicate et si fragile ! L'Église, peu préparée à un tel événement, est perplexe... Le vrai problème auquel est confrontée l'Église russe n'est pas tellement de restaurer les églises ruinées restituées par l'État, mais de reconstruire une génération intoxiquée par l'athéisme, d'en faire un édifice de 'pierres vivantes', vrais membres du Corps du Christ... Ne transférons pas nos phantasmes d'adultes sur la génération qui monte. Nous parlons 'retour au passé', nous voulons restaurer 'la Tradition', et les jeunes nous crient 'avenir' et 'espérance'. Ne brisons pas leur rêve. Ne cassons pas leur espérance<sup>3</sup>. »*

## **Tradition et modernité**

L'Église orthodoxe est sans doute l'Église qui est la plus attachée à la Tradition, à l'ensemble des enseignements, des valeurs, des rites, des signes qui nous ont été légués par nos Pères dans la foi. Cet attachement est d'autant plus fort que cet héritage est directement lié à la sainteté des Pères.

La tentation de la Tradition est de la réduire au traditionalisme, au conservatisme en théologie, et au ritualisme dans la liturgie, à la peur de toute nouveauté.

Or, par nature, et toute son histoire le montre, la Tradition est inventive. Présence de l'Esprit auprès des croyants promise par le Christ, l'inspiration, ne s'éteint pas à l'Ascension du Seigneur. Sans cesse, l'Esprit annonce « les choses à venir » et tire de son trésor « du neuf comme du vieux » ; il inspire la conscience ecclésiale, le *sensus fidelium*, dans l'actualisation du message évangélique, dans la capacité d'entendre la voix de Dieu et d'y répondre avec confiance. Paul écrit aux Corinthiens que « Dieu nous a qualifiés pour être ministres d'une alliance nouvelle, non de la lettre, mais de l'Esprit, car la lettre tue et l'Esprit donne vie » (2 Co 3,6). L'Esprit, à l'œuvre dans l'Église et dans ses membres, fait des textes la Parole vivante au cœur du monde.

Le patriarche Parthenios III d'Alexandrie avait trouvé des formules fortes pour dire la continuité vivante de la Tradition : « *La Tradition ne s'arrête pas au VII<sup>e</sup> siècle, ni à n'importe quel autre siècle. Nous aussi, aujourd'hui, nous créons la Tradition. Il ne faut pas dire uniquement : 'Les Pères disent que...' La question est aussi : 'Et toi, que dis-tu, que fais-tu aujourd'hui pour être fidèle à l'Évangile et à tes Pères dans la foi, là où tu es, à cette heure*

<sup>2</sup> *Niezavissimaia Gazeta – Religii*, 17 mai 2000.

<sup>3</sup> Métropolite Emilianos, *Voie orthodoxe* n° 3, septembre 1991, pp. 5-6.

*même ?' Il faut vivre la Tradition, et non pas simplement la préserver. (...) Il ne faut pas se laisser enfermer dans nos habitudes, dans nos 'traditions', car la Tradition est vivante<sup>4</sup>. »*

La Tradition n'est pas un dépôt inerte, mais un levain qui continue d'animer la pâte, de la faire lever et d'en faire un pain de vie. Lorsque, dans l'unité de l'Église et mus par l'Esprit, par notre vie, notre prière, notre réflexion, nous contribuons à la croissance du Royaume, c'est aussi la Sainte Tradition que nous faisons vivre. La Tradition n'existe pas en dehors de la vie de l'Église. Elle est donc inscrite dans le temps, dans l'économie du salut. Elle est de ce fait dynamique.

La Tradition est vivante quand elle nous livre simultanément un contenu qui explicite ce que l'Église a toujours et partout compris comme le cœur du message de Jésus, et une méthode ecclésiale qui permette d'entendre les questions d'aujourd'hui pour trouver les réponses de Jésus et des Apôtres pour la vie du monde.

Il faut l'avouer : la modernité, telle que nous la vivons ici, en Occident, mais probablement plus encore telle que doivent la vivre les Russes, est confuse. On y perçoit bien des contradictions, des valeurs antagonistes, des aspirations ambiguës.

D'où un désarroi chez les responsables d'Église en Occident, désarroi peut-être encore plus fort dans les pays anciennement communistes. Que dire à un peuple désorienté, « marchant dans les ténèbres » (cf. Isaïe) ? Que faire ? Par où commencer ? Quelles priorités adopter ? Particulièrement quand les moyens humains sont limités.

Mais surtout : qu'être ? Comment être ? Être Église... Être signe du Royaume... Être levain, sel et lumière...

Sous une forme ou sous une autre, le Concile de Moscou s'était posé ces questions et avait donné des esquisses de réponse. On pense aussi à Vatican II, qui a des similitudes avec le Concile de Moscou. Les deux conciles ont été sensibles à *l'air du temps*, ou aux *signes des temps*, à la longue préparation dans l'histoire troublée qui a agité un monde en gestation. Il n'est certainement pas faux de dire que, dans les deux cas, les réponses, les esquisses, les pistes n'ont pas encore été pleinement mises à profit, traduites en actes et en conversion des Églises.

Je vois là la chance – la grâce – des petites communautés de quartier, de village, d'immeuble... qui devraient se multiplier, essaimer, rayonner.

Je vois là aussi la chance – la grâce – des petites communautés monastiques, peut-être moins institutionnalisées dans des bâtiments imposants et beaux, mais plus présentes dans « le bruit et la fureur de la ville ». Il faut décentraliser, délocaliser... avec un risque d'anarchie...

L'Église, en général, n'aime pas ce qui est anarchique, incontrôlable. Pour éviter les aventures désastreuses, plutôt que de régir par la centralisation hiérarchique, il faudrait créer des réseaux de solidarité, d'amour, de contrôle mutuel, de correction fraternelle, de partenariat. On en revient, sous une autre forme, à l'Église – et aux églises – des Actes et des lettres de Paul.

Plutôt qu'une autorité supérieure, centrale, ce qui est régulateur, c'est la confrontation fraternelle, permanente avec les autres communautés. On peut appeler cela démarche synodale ou conciliaire. Avec un évêque, qui n'est plus l'évêque seigneurial, le *despote*, mais qui est proche des communautés et qui partage leur vie, les anime, rectifie si nécessaire,

---

<sup>4</sup> SOP n° 151, octobre 1990.

réprimande fraternellement, mais surtout encourage, relève, en insufflant l'Esprit qu'il a reçu comme successeur des Apôtres.

Ce que l'histoire – ancienne, récente et actuelle – de l'Église orthodoxe russe nous dit aujourd'hui sur ses difficultés et ses chances, elle nous le dit aussi sur les difficultés et les chances de nos propres Églises et communautés chrétiennes.

C'est pourquoi le sujet que j'ai traité ce matin n'est-il pas si exotique. C'est pourquoi aussi, nous pouvons nous sentir si proches, si frères et sœurs de gens que nous voyons – et parfois jugeons – par la lorgnette déformante des médias.

*(Texte aimablement communiqué par l'auteur et revu par lui.)*

---

Directeur de la publication : Père Michel EVDOKIMOV

Rédaction et réalisation : Serge TCHÉKAN

Abonnement annuel

	SOP mensuel	SOP + Suppléments
France	34,00 €	67,00 €
Autres pays	38,00 €	84,00 €

Commission paritaire : 1106 G 80948

C.C.P.: 21 016 76 L Paris

ISSN 0338-2478

Tiré par nos soins

Tarifs PAR AVION sur demande

---